

pas manqué à Grégoire XVI; mais Rome, grâce au ciel, n'est pas encore passée sous l'empire des chimères.

Sur un ton plus élevé encore, et avec une plus grande autorité, M<sup>r</sup> Affre, qui devait deux ans après tomber victime des révolutions, écrivait à ses diocésains :

L'histoire gardera fidèlement la grande mémoire de ce grand Pape, elle redira les triomphes de l'Évangile sous son pontificat, des chrétientés nouvelles et nombreuses se propageant ou ressuscitant à la voix du chef suprême des pasteurs, le centre, les extrémités de l'Amérique, une partie de l'Asie et le monde nouveau que nous nommons l'Océanie, visités et évangélisés par des apôtres que Grégoire XVI avait bénis et envoyés pour bénir à leur tour, pour baptiser et enseigner cette partie abandonnée de l'héritage de Jésus-Christ, l'Afrique, cette terre sanctifiée par le sang, par les sueurs et le génie de tant de grands évêques et de martyrs, renouant par lui la chaîne de ses Pontifes rompue depuis quatorze siècles. Voilà quelques-uns des titres de gloire de celui qui vient de descendre du siège le plus éminent de l'univers dans un tombeau, ce terme inévitable des plus belles vies comme des plus hautes et des plus saintes dignités.

Si la mort de Grégoire XVI excita en France d'unanimes regrets, le gouvernement de l'Espagne, interprète des sentiments de la nation, témoigna publiquement sa douleur. Pendant neuf jours, tous les théâtres de Madrid furent fermés. Par ordre de la reine, le ministre de la Justice et des Cultes adressa à tous les évêques du royaume une circulaire les invitant à prescrire des prières dans toutes les églises pour le Pontife défunt et pour son successeur.

Grégoire XVI, avons-nous dit, avait vécu en souverain, il désira mourir en simple moine, ne laissant pour tout héritage que la fortune de ses vertus. Ainsi que le dit Bossuet :

« Il croyait à la loi de Dieu, et la loi de Dieu lui était fidèle. La prudence fut sa compagne, et la sagesse était sa sœur. La joie du Saint-Esprit ne le quittait point. Sa balance était toujours juste et ses jugements toujours droits. On ne s'égarait point en suivant ses conseils; ils étaient précédés par ses exemples. »

La cérémonie des obsèques qui, comme

on le sait, dure neuf jours pour un Pape, eut lieu selon le rite accoutumé, mais avec une grande magnificence. Sur le tombeau qui contenait les restes du Pape, on inscrivit ces mots qui résument les faits principaux de son pontificat :

CATILLUS PERFORATUS; MUSÆA INSTITUTA; PAULI ALTARE DEDICATUM; CŒLESTES HONORES AUCTI; Canal creusé à travers le mont Catillus; musées ouverts; autel dédié à saint Paul; canonisation de nouveaux saints.

Aussitôt après les funérailles de Grégoire XVI, le Sacré-Collège convoqua la réunion du Conclave.

Il y avait alors soixante-deux cardinaux, dont 3 Français, — les archevêques de Lyon et d'Aix et l'évêque d'Arras; — 3 Autrichiens ou Lombardo-Vénitiens, 1 Portugais, 1 Espagnol, 1 Belge, tous les autres appartenaient aux divers États de l'Église (1).

Le dimanche 14 juin, le Conclave s'ouvrit. Tous les cardinaux y prirent part, sauf le vénérable cardinal Micara, doyen du Sacré-Collège, déjà malade et qui mourut dans l'intervalle. Quant aux cardinaux français MM. de Bonald et de La Tour d'Auvergne, très âgés et infirmes, ils arrivèrent trop tard.

Le mardi 16 juin, après deux jours de Conclave seulement, l'évêque d'Imola, le cardinal Jean-Marie Mastai-Ferreti, était élu comme successeur de Grégoire XVI et prenait le nom immortel de Pie IX.

(1) Voici les noms des cardinaux présents au Conclave :

De l'Ordre des évêques :

Les cardinaux Micara, Macchi, Lambruschini, Ostini, Castracane, Mattei.

De l'Ordre des prêtres :

Albergini, Polidori, Gizzi, Opizzoni, Fransoni, Barberini, Serracassano, Spinola, Brignole, Patrizi, Bianchi, Della Genga, Sermatei, Amat di S.-Filippo, Mai, Soglia, Falconieri, Mellini, Orioli, Tosti, Mezzofanti, De Angelis, Ferreti, Acton, Pignatelli, Mastai-Ferreti, Pianetti, Vannicelli-Casoni, Altieri, Corsi, Cadolini, Asquini, Cagiano de Azevedo, Clarelli-Paracciani, Caraffa, Simonetti, Piccolomini, Riario-Sforza.

De l'Ordre des diacres :

Bennetti, Riario-Sforza, Cazzoli, Fieschi, Ciacchi, Ugolini, Massimo et Serafini.

En tout cinquante et un.

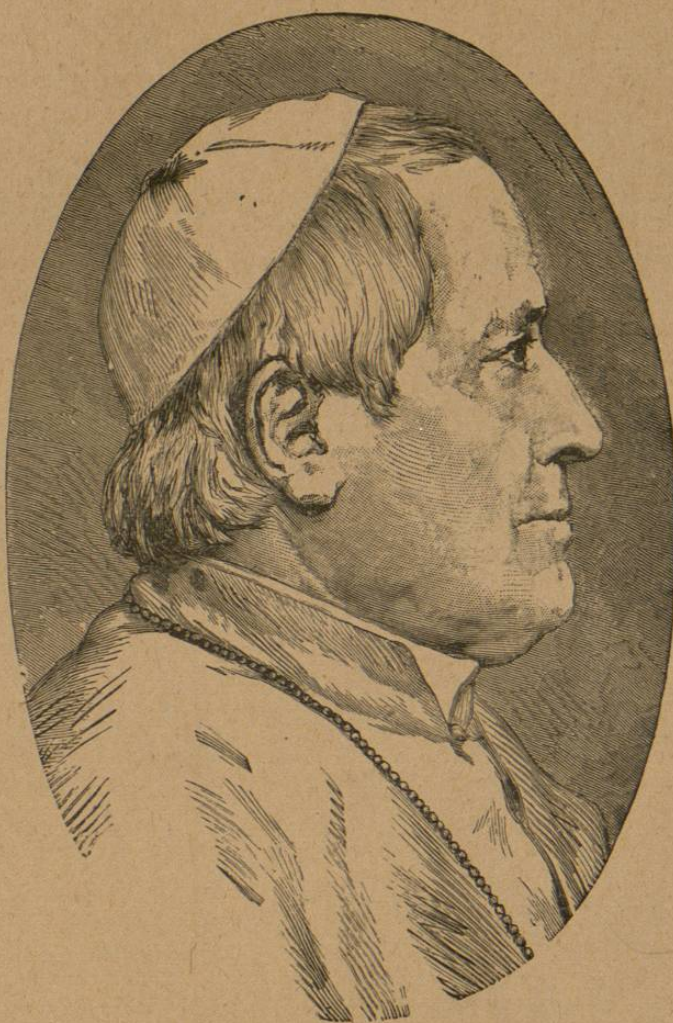
Les cardinaux étrangers arrivèrent trop tard.

## VI

## LE PAPE PIE IX

1846-1878





SA SAINTETÉ N. S. P. LE PAPE PIE IX (1792-1878)

I. NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES  
SACERDOCE

Originaire de Créma, en Lombardie, la famille Mastai était venue vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle s'établir à Sinigaglia (*Sena Gal-*

*lica*), petite ville de l'Etat pontifical. Au déclin du XVII<sup>e</sup> siècle, les Mastai reçurent, en récompense des services rendus à leur patrie adoptive, le titre de comtes, que leur concéda le prince Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Plus tard, par suite d'une



alliance avec le dernier rejeton de la famille Ferretti, les comtes Mastai ajoutèrent à leur nom celui de Ferretti.

C'est donc à Sinigaglia, le 13 mai 1792, que vint au monde l'enfant de bénédiction qui devait être l'immortel Pie IX.

Sa mère, la pieuse comtesse Catherine, le consacra à la Sainte Vierge. Cet acte présageait la profonde dévotion de Jean-Marie pour la Mère du Sauveur et devait exercer sur sa vie la plus grande influence. L'enfant était le portrait de sa mère; comme elle, il possédait une douceur angélique et une extraordinaire affabilité. Il en reçut cette droiture d'esprit qu'aucune considération ne fera fléchir, et cette bonté de cœur que n'ébranlera aucune épreuve.

A cette époque si douloureuse pour la France, Pie VI régnait encore à Rome, mais la Révolution allait en faire sa victime. Les premières prières de l'enfant des Mastai furent pour le Pontife abreuvé d'outrages et mourant en exil, le 19 août 1799. Six mois après la mort de Pie VI, le cardinal Chiaramonti était élu pape sous le nom de Pie VII. L'enfant avait alors sept ans. Un soir, la comtesse Ferretti faisait prier son petit Jean-Marie.

« Cher enfant, lui dit-elle, de grands malheurs menacent le Souverain Pontife Pie VI, et il est bien affligé. Tu vas prier Dieu avec moi qu'il lui plaise d'adoucir les douleurs du Saint-Père, et d'éloigner de lui tout danger. Disons pour lui un *Pater* et un *Ave*. — Oh! oui, avait répondu l'enfant, je veux prier pour le Saint-Père, et ma prière va être bien bonne. »

Une autre fois, au moment de réciter le *Pater* et l'*Ave* d'usage, la comtesse pleurait. Elle dit à l'enfant :

« Cher petit, oh! comme il faut prier ce soir avec ferveur pour le Saint-Père! Les malheurs que l'on appréhendait pour lui viennent d'arriver. Des hommes armés se sont emparés de Pie VI; il est prisonnier et on l'emmène loin de Rome. »

A ces mots, l'enfant se mit aussi à pleurer et, joignant ses petites mains, pria avec toute la ferveur d'un ange.

Puis, avec une sorte d'hésitation :

« Mais comment donc, dit-il à sa mère, le bon Dieu peut-il permettre que le pape, qui est le représentant de Jésus-Christ, son Fils, soit ainsi malheureux, et qu'on le fasse prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est si bon? Ces hommes, qui traitent si cruellement le Saint-Père, ce sont des méchants, n'est-ce pas maman? Est-ce qu'il ne faut pas prier Dieu de les punir? »

La mère n'eut pas de peine à lui faire comprendre que le Souverain Pontife souffrait comme Jésus-Christ avait souffert lui-même.

Mais quelle atmosphère de piété respira l'enfant, et quelles leçons il reçut sur les genoux de son admirable mère!

Cependant l'heure vint où cette mère dut se séparer de son fils. Quand il eut douze ans, il fut placé au collège de Volterra, en Toscane, dirigé par les religieux des Écoles Pies. Son esprit vif, sa parole aisée, son extérieur charmant, en faisaient un enfant remarquable. *Eccolo? quanto e bello!* (Le voilà, comme il est beau!) s'écrieront un jour les Romains sur le passage de Pie IX.....

Pendant qu'il était à Volterra, un inspecteur de l'Université de France vint visiter le collège. Tous les élèves subirent un examen en sa présence. Quand ce fut le tour du jeune Mastai, alors âgé de dix-sept ans, l'inspecteur fut frappé de l'étendue des connaissances, de la physionomie ouverte et de la distinction de cet élève : « Voilà, dit-il au supérieur, un jeune homme qui ira loin, pour peu que les circonstances le favorisent! »

Nous verrons bientôt comment les circonstances et comment Dieu surtout réaliseront la prophétie.

A dix-huit ans, le jeune homme songeait à entrer dans l'état ecclésiastique, lorsqu'un mal cruel, l'épilepsie, parut devoir lui enlever toute espérance. Loin de se décourager, soutenu, d'ailleurs, par le dévouement de sa mère, il vint à Rome en 1814, et se prépara, auprès d'un ses oncles, chanoine de Saint-Pierre, aux études et

aux vertus sacerdotales. Il fut alors témoin de l'enlèvement de Pie VII, que l'ingratitude persécutait comme la Révolution avait persécuté Pie VI. Cependant, son oncle ayant quitté Rome, le jeune Mastai se retira chez son père. Il resta dans sa ville natale jusqu'au retour de Pie VII. Il vit ce triomphe à Sinigaglia, où il fut présenté à l'agneau victorieux de l'aigle. Il le suivit à Rome, où il se rendit en hâte, afin de suivre les cours de l'Académie ecclésiastique. Il était sur la place du Peuple, quand le captif de Fontainebleau reprit possession de sa capitale; il vit l'enthousiasme de ce peuple enfin délivré. Quelle leçon! Quelle histoire prophétique et qui devait un jour se renouveler pour lui!

Toujours malade, mais fort de sa foi, il commença l'étude de la théologie. Peu à peu, le mal semblant décroître, il reçut, le 5 janvier 1817, les Ordres mineurs. Voulant sans retard utiliser son zèle, il s'adjoignit, comme catéchiste, au prince Odescalchi qui évangélisait la ville de Sinigaglia. La mission fut des plus fructueuses. Dieu récompensa le catéchiste par une amélioration si grande de sa santé qu'il put être ordonné sous-diacre le 20 décembre 1818, et diacre le 6 mars de l'année suivante.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout, car l'aspirant au sacerdoce sentait augmenter ses désirs. Il obtint enfin de Pie VII une nouvelle dispense à la condition qu'un autre prêtre l'assisterait toujours au Saint Sacrifice. Ce fut donc assisté de son oncle, le chanoine, que le jour de Pâques 1819, dans la chapelle d'un hospice d'enfants pauvres (1), le jeune comte Mastai célébra sa première messe.

Un jour, le nouveau prêtre alla se jeter aux genoux de Pie VII, et le supplia de le délivrer de la gêne de cette assistance, assu-

(1) Ce refuge avait été fondé par un humble maçon de Rome, Jean Borgi, qui vivait au commencement de ce siècle. Ce pauvre artisan, travaillant toute la journée, réunissait le soir les enfants abandonnés de Rome. Ces pauvres orphelins l'appelaient leur père, *Tata* en italien. De là le nom de *Tata Giovanni* (père Jean), donné à l'hospice des orphelins.

rant qu'elle était inutile : « Oui, dit le Saint-Père, comme soudainement inspiré, je vous dispense, d'autant que, comme vous, je crois que le mal ne vous tourmentera plus. » A partir de ce moment, les accès disparurent pour ne plus reparaitre.

## II. A L'ORPHELINAT DE « TATA-GIOVANNI » — SÉPARATION — VALPARAISO — RETOUR — A L'HOSPICE SAINT-MICHEL

Le jeune prêtre se fit dès lors l'aumônier et le bienfaiteur des orphelins de *Tata-Giovanni*. « Les seuls incidents que nous devons noter ici, c'est que l'abbé Mastai se fit affilier au Tiers-Ordre de saint François d'Assise, l'amant passionné de la pauvreté, et qu'il fut, en 1823, agrégé à l'Académie poétique des Arcades, sous le nom de *Cléomède*.

L'abbé Mastai se donna tout entier à ses fonctions de directeur. Par une innovation, où l'on reconnaît le goût de l'académicien, il introduisit dans les classes la géométrie et le dessin, deux études toujours profitables aux pauvres ouvriers. Il voulut augmenter le nombre de métiers à apprendre et régla que les orphelins seraient toujours mis en apprentissage dans les meilleurs établissements.

L'abbé Mastai ne resta que quatre ans environ chargé de la direction de l'hospice de *Tata-Giovanni*. Il le quitta durant l'été de 1823, pour suivre, dans le Nouveau-Monde, en qualité d'auditeur, Mgr Muzi, envoyé comme vicaire apostolique au Chili. Il s'agissait de régler, avec les autorités de ces républiques qui venaient de secouer le joug de l'Espagne, les nouveaux rapports du clergé avec l'État. La mission était difficile et ce n'était pas sans raisons graves que Pie VII arrachait à ses chers orphelins l'abbé Mastai. Cependant, cette mission lointaine effrayait la C<sup>tesse</sup> Mastai. Lorsque son fils alla prendre congé du Souverain Pontife, Pie VII lui dit : « Votre mère a écrit au cardinal secrétaire pour empêcher votre départ; je lui ai moi-même répondu que vous reviendriez sain et sauf. »

Mais lorsque l'abbé Mastai dut quitter



l'hospice pour suivre au Nouveau-Monde Mgr Muzi, ce ne fut parmi les orphelins que lamentations et sanglots!

Nous laissons parler un témoin oculaire, un brave savetier de la ville de Rome, Angelo Vocacelli, qui se trouvait alors parmi les orphelins de *Tata-Giovanni*. Voici ce qu'il disait un jour, en montrant du doigt l'hospice à M. Félix Clavé, auteur d'une *Vie de Pie IX* :

C'est ici que j'ai assisté à l'une des scènes les plus tristes de ma vie. C'était le soir d'une belle journée d'été. Après cinq années de séjour dans cet hospice, l'abbé Mastai, désigné pour faire partie d'une mission lointaine, devait nous quitter. Nous l'ignorions encore, mais nous remarquâmes que, pendant le souper, il n'avait proféré aucune parole. Au moment où nous allions sortir de table, il nous fit signe de nous rasseoir, et il nous annonça la triste nouvelle..... Nous étions alors 122, grands et petits, et il n'y en eut pas un qui ne pleurât.

Tous à la fois, nous quittâmes nos places pour nous jeter dans ses bras; les uns baisaient ses mains; les autres s'attachaient à ses habits; ceux qui ne pouvaient le toucher l'appelaient des noms les plus tendres et le suppliaient de ne pas nous abandonner : Qui nous consolera?..... Qui nous a mèra?..... Il fut si ému de notre désespoir que lui-même fondit en larmes; et, serrant contre sa poitrine ceux qui se trouvaient le plus près de lui : « Je n'aurais jamais cru, dit-il, que notre séparation fût aussi douloureuse! »

Alors il s'arracha du milieu de nous et se précipita vers sa chambre, mais il essaya vainement d'en fermer la porte, nous y entrâmes après lui. Cette nuit-là, personne ne dormit à *Tata-Giovanni*; tous restèrent auprès de l'abbé Mastai : il nous instruisait et nous consolait tour à tour. Il nous recommanda le travail, la soumission à ceux qui devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

Le jour se leva enfin, et nous entendîmes s'arrêter devant la porte la voiture qui allait nous enlever notre bienfaiteur. Une heure après, nous étions orphelins pour la seconde fois!.....

Le pauvre cordonnier essayait une larme en achevant ce récit; son dernier mot fut celui-ci :

Lorsque le cardinal Mastai est devenu Souverain Pontife, moi et les anciens élèves nous avons dit : C'est notre Pape à nous! C'est le Pape des pauvres, des abandonnés (1)!

(1) Extrait d'un excellent livre : *Pie IX avant et pendant son pontificat*, par le regretté abbé DUMAX.

Ce fut à la requête de l'ambassadeur du Chili, Cienfuegos, que Pie VII envoya à cette république Mgr Muzi, assisté de l'abbé Mastai. Le pape étant mort avant que l'expédition se fût embarquée à Gènes, Léon XII confirma ses pouvoirs et déclara dans son bref que le comte Mastai, qu'il appelle *nobis apprime charus*, avait été originellement nommé à ce poste d'après ses désirs. Les envoyés mirent à la voile le 11 octobre 1823, mais le mauvais temps les fit relâcher à Palma, capitale de l'île Majorque. Le gouverneur, après s'être assuré, sur leurs papiers, de leur qualité d'ecclésiastiques et du but de leur mission, les retint quatre jours dans la prison commune, les soumit publiquement à un interrogatoire injurieux et se disposait à les envoyer en exil dans un préside africain, lorsque le bon sens prit le dessus et il les remit en liberté. (Extrait de *Dublin-Review*, vol. XXXIV, p. 469, cité par Mgr Wiseman : *Les quatre derniers papes*, p. 192.)

Pendant trois ans que dura sa mission, le jeune auditeur paya largement de sa personne, distribua en aumônes son traitement et revint, en effet, sain et sauf, comme l'avait prédit Pie VII.

Une anecdote piquante trouve ici sa place :

Un jour qu'il se rendait de Valparaiso à Lima sur un petit bâtiment chilien, il fut surpris par une affreuse tempête. Le bâtiment allait se briser sur des rochers, lorsqu'il fut accosté par une barque que montaient quelques nègres, sous la conduite d'un pauvre pêcheur nommé Bako. Bako se rendit à bord du bâtiment chilien, et, remplaçant le pilote, il parvint, grâce à la parfaite connaissance qu'il avait de ces parages, à le faire entrer dans le petit port d'Arica.

Le lendemain, l'abbé Mastai se rendit dans la cabane de son libérateur, et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui laissa une bourse contenant 400 piastres (près de 2000 francs).

Les cœurs généreux n'oublient jamais un service rendu. — Parvenu au suprême Pontificat, Pie IX songea au pauvre pêcheur Bako, et lui envoya son portrait avec une somme égale à la première. Mais les anciennes piastres avaient fructi-

vous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

fié : Bako était devenu riche. Profondément ému de la bonté du Saint-Père, il fit construire une chapelle dans l'endroit le plus apparent de son habitation, près de la mer, et y plaça l'image du saint et bien-aimé Pontife.

Ce trait nous a été conservé par M. Chantrel, dans une brochure intitulée : *Le roi Pie IX*. Il est aussi rapporté par Villefranche et par Saint-Albin.

De retour à Rome, l'abbé Mastai fut admis à la préfecture et nommé président de l'hospice Saint-Michel. Il reprenait ainsi ses fonctions premières, mais sur un théâtre beaucoup plus vaste, car l'hospice Saint-Michel est un monde. Une grande désorganisation dans le service, un déficit considérable dans le budget, exigeaient tout d'abord des réformes. Le prélat y mit tous ses soins et révéla dans une complète restauration les qualités éminentes de l'administrateur. Après ce brillant coup d'essai, il fut jugé apte au gouvernement d'un diocèse, et ce fut l'archevêché de Spolète que Léon XII lui confia en 1827. La présidence de Saint-Michel ne l'avait pas plus enrichi que sa place d'auditeur au Chili. Pour solder les honoraires de ses bulles, il dut vendre une petite propriété qui lui restait encore.

### III. ARCHEVÊQUE DE SPOLÈTE ÉVÊQUE D'IMOLA

Il fallait que le pape se connût en hommes pour fixer ainsi son choix : Spolète offrait au nouvel archevêque une position des plus délicates, tant sous le rapport religieux que sous le rapport social, et cet archevêque n'avait que trente-cinq ans. Après un moment de surprise, toutes les portes et tous les cœurs s'ouvrirent; et quand six ans plus tard, il fut transféré à un autre poste, les larmes, les prières des habitants de Spolète indiquèrent quels liens s'étaient formés entre le bercail et son pasteur.

Les premières années de son épiscopat, dit Louis Veillot, furent douces et sereines. A la veille des secousses de 1830, l'Europe et l'Italie jouissaient d'une certaine tranquillité. L'archevêque étudiait, poussait son clergé aux études,

travaillait à l'amélioration matérielle et morale de son peuple : missionnaire comme au Chili, patron des pauvres et des orphelins comme à Rome.

Entre autres institutions, il créa un orphelinat qui était, en même temps, une école gratuite pour les enfants à qui leurs parents ne pouvaient faire apprendre un métier. A Spolète aussi, il vit pour la première fois les révolutionnaires à l'œuvre. Durant les troubles de 1831, 4000 insurgés, fuyant les Autrichiens, arrivèrent aux portes de Spolète, ville sans garnison et éloignée de tous secours.

Déjà le parti révolutionnaire menaçait spécialement les prêtres. L'archevêque n'abandonna point son troupeau. Nouveau Léon, il alla au-devant de ces hommes exaltés. Avec beaucoup de fermeté, beaucoup de charité et beaucoup d'adresse, il leur persuada de rendre leurs armes et de demander pardon. Ils mirent à ses pieds plusieurs milliers de fusils et cinq pièces de canon. Ils lui rendirent encore un autre hommage. Pour les nourrir plus que pour les acheter, l'archevêque leur avait promis quelques milliers d'écus; il voulut remettre cette somme à un certain Sercognani que les révoltés appelaient leur général; mais ceux-ci n'y consentirent point et exigèrent que la distribution leur fût faite par l'archevêque lui-même. Preuve à la fois de leur estime pour le pontife et de leur confiance relative dans le chef qu'ils s'étaient donné (1).

Parmi les insurgés, on remarquait deux jeunes gens, héritiers de ces Bonaparte auxquels la Rome des papes avait offert un asile après la déchéance de Napoléon I<sup>er</sup>. L'aîné de ces jeunes gens périt dans l'insurrection, l'autre devait être un jour Napoléon III, le persécuteur de Pie IX.

Plusieurs fois, dans sa charité inépuisable, Mgr Mastai alla jusqu'à se compromettre lui-même pour sauver des malheureux. Le fait suivant, qui se passa à Spolète, après les insurrections de 1832, en est une preuve irrécusable.

Un agent supérieur de la police romaine était parvenu à dresser la liste des principaux coupables. Avant d'expédier cette pièce à Rome, il vint avec orgueil la montrer à l'archevêque. Celui-ci, qui se regardait comme le père de son troupeau et ne voulait pas en être le juge, lut d'un regard consterné la nomenclature funèbre : tout en la parcourant, il cherchait le moyen de sauver ses

(1) LOUIS VEILLOT, *Pie IX, Mélanges*, III<sup>e</sup> série, t. I<sup>er</sup>.



enfants. On était en hiver : il y avait du feu : l'expédient était tout naturel. Après avoir terminé sa lecture, l'archevêque, regardant l'agent avec un sourire de satisfaction :

« Mon pauvre enfant, lui dit-il, vous n'entendez rien à votre métier. Quand le loup veut dévorer les moutons, il ne vient pas prévenir le pasteur du troupeau. Avez-vous un double de cette pièce? — Non, Monseigneur. — Eh bien! voici ce que je vais en faire. »

En même temps, il jeta la pièce accusatrice dans les flammes. Ainsi la justice humaine était arrêtée par la charité du vertueux prélat. Mgr Mastai fut réprimandé. En effet, il avait commis une faute; mais, comme on l'a fort bien remarqué, c'est une de ces fautes qui font les saints, et que surtout les saints ne peuvent s'empêcher de faire.

En 1832, Grégoire XVI nomma Mgr Mastai évêque d'Imola. Quoique simple siège épiscopal, Imola était un poste des plus importants et en même temps des plus difficiles par sa position au centre des Romagnes. A cette province sans cesse agitée par l'esprit révolutionnaire, il fallait un pacificateur : là encore, le comte Mastai déploya ses admirables qualités du cœur et de l'esprit qui le rendaient maître de toutes les situations.

Il continua ses œuvres, fonda un collège pour les étudiants ecclésiastiques, deux orphelinats, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, et fit venir de France les religieuses du Bon-Pasteur pour diriger un refuge de filles repenties, refuge soutenu à ses frais. « Son cœur, disait-il, était perpétuellement troublé à la pensée de ces pauvres brebis perdues qui demandent d'être ramenées au bercail. »

On a dit que le futur pontife était criblé de dettes. Ce qui est certain, c'est que ses ressources n'étaient nullement en rapport avec son infatigable charité. Pour lui, pour son train de maison, la plus stricte économie; mais s'agissait-il de fonder une œuvre ou de soulager l'infortune, le cœur du prélat ne comptait plus.

Un trait pris entre mille.

Peu de jours avant son départ de Spolète, une pauvre mère de famille tout en larmes vient se jeter à ses genoux; elle n'a pas de pain pour ses enfants. L'évêque la console, mais fouille en vain ses poches et ses tiroirs. Que faire? l'hésitation ne fut pas longue; sur la cheminée se trouvaient deux chandeliers d'argent. Mgr Mastai en prend un : « Tenez, dit-il à la pauvre femme, allez mettre en gage cet objet, je le retirerai..... plus tard; ayez soin de m'apporter, et à moi seul, la reconnaissance. » Il pensait, non sans inquiétude, aux remontrances de son vieux majordome.

La femme courut chez un orfèvre, reçut une certaine somme et, joyeuse, porta du pain à ses enfants. Hélas! la joie de la pauvre famille fut de courte durée. L'orfèvre, reconnaissant sur le flambeau les armes de l'évêché, flaira un vol et fit arrêter la mendicante qui garda le billet dans sa poche. Deux jours se passèrent. Le majordome s'informant des flambeaux pour les emballer, l'évêque lui avoua tout. A peine arrivé à Imola, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il fut prévenu par le magistrat de Spolète du vol dont il avait été victime. « Mais c'est moi, répondit-il au magistrat, qui ai mérité la prison! » La pauvre femme fut mise en liberté et comblée de nouveaux bienfaits.

Le siège épiscopal d'Imola était considéré comme un acheminement rapide vers le cardinalat; mais, accusé de libéralisme, et, de ce chef, mal noté à Rome, disait-on, le comte Mastai serait-il appelé à cette haute dignité qu'il n'ambitionnait, d'ailleurs, nullement? Sa nomination *in petto* le 23 décembre 1839, suivie de la proclamation le 14 décembre 1840 fit voir que Grégoire XVI savait à quoi s'en tenir sur ce prétendu libéralisme.

Avant de suivre l'évêque d'Imola sur le nouveau théâtre où l'appellent la confiance et l'estime du Souverain Pontife, racontons encore un de ces traits où se peint toute la bonté de ce cœur de pontife.

A Imola, quoiqu'il fût entouré du respect

et de l'affection publiques, il n'échappait point à cette loi commune qui veut que le bien rencontre partout des contradicteurs et même des ennemis. Le gonfalonier (maire) de la ville s'était souvent montré hostile au pieux pontife et l'épouse de ce magistrat gémissait de cette attitude. En femme chrétienne, elle cherchait à adoucir son mari. Elle crut avoir trouvé un bon moyen. Un jour elle se présenta au palais épiscopal : « Monseigneur, dit-elle, je viens solliciter une faveur. Je vais être mère dans quelque temps, daigneriez-vous consentir à être le parrain de mon enfant? Mon mari, ajouta-t-elle, ne voudra jamais vous le demander, mais peut-être acceptera-t-il ce moyen de rétablir l'harmonie. — Oh! j'y consens volontiers répondit l'évêque, et, s'il le faut, j'irai moi-même prier votre mari. »

L'occasion s'offrit le lendemain. On devait tenir à l'évêché un Conseil pour l'administration de l'hospice de la ville; le gonfalonier y assista.

Après la réunion, l'évêque alla droit à lui, avec sa bienveillance ordinaire :

« Cher comte, lui dit-il, recevez mes félicitations; j'ai vu hier votre épouse, elle est venue me faire part de votre commun bonheur : vous allez donc bientôt compter un enfant de plus dans votre famille. C'est une grande joie que Dieu vous envoie; je m'y associe de grand cœur. A propos, avez-vous choisi un parrain ?

— Pas encore, répond froidement le fonctionnaire.

— Tant mieux! dit aussitôt l'évêque, dont le regard et la parole avaient pris un accent de bienveillance plus délicat; tant mieux! j'en ai un à vous présenter; et c'est... moi.

— Vous! vous! jamais! »

Puis, méconnaissant les règles de la plus simple politesse, le maire avait tourné le dos à l'évêque et s'était éloigné.

Un mois après, l'évêque d'Imola était devenu Pie IX, et le gonfalonier recevait un billet contenant ces simples mots :

« Vous avez refusé pour parrain l'évêque d'Imola, accepteriez-vous l'évêque de Rome? »

Prenant aussitôt la poste, le gonfalonier accourut au Quirinal se jeter aux pieds du Saint-Père.

Tant de vertu et la si sage administration de son diocèse désignaient Mgr Mastai au cardinalat. Réservé *in petto* dans le Consistoire du 23 décembre 1839, il fut proclamé le 14 décembre 1840, et reçut le titre de Saint-Pierre et Saint-Marcellin.

Le nouveau cardinal dut venir à Rome pour recevoir le chapeau; mais il ne fit qu'y paraître : il retourna bientôt à son diocèse qu'il croyait ne devoir jamais quitter. Mais Dieu en avait disposé autrement.

En 1846, Grégoire XVI mourut. De ce moment, à Rome et dans la province, le peuple plaça la tiare sur la tête de l'ancien aumônier de Saint-Michel. « Voilà le futur pape, disait-on en le voyant passer, Dieu nous le donnera. » Seul, le cardinal était loin de prévoir qu'il pût être appelé à ce redoutable honneur.

Il arriva à Rome pour le Conclave, dans la soirée du 12 juin. Qui ne connaît le trait de la colombe blanche de Fossombrone, venant se poser sur la voiture du cardinal, tandis que la foule qui l'entourait poussait de joyeux : *Evviva!* Dans cette gracieuse apparition, tous se plaisaient à voir un présage.

Enfin, le 14 juin, les cardinaux entrèrent au Conclave. Trois tours de scrutin eurent lieu et concentrèrent successivement toutes les voix sur le cardinal Mastai. Lui-même avait été désigné comme l'un des trois scrutateurs proclamant les votes (1).

Au quatrième tour de scrutin, l'émotion fut vive parmi les cardinaux : c'était la suprême épreuve, qu'allait-il en résulter?

(1) On a raconté à ce sujet une anecdote assez piquante, mais dont nous ne garantissons point l'authenticité :

Parmi ceux que l'on croyait appelés au trône pontifical, les trois plus en vue étaient un Capucin très populaire, le cardinal Micara, le cardinal Lambruschini, qui passait pour être rien moins que prodigue, et enfin l'évêque d'Imola, bien connu, au contraire, pour sa générosité. Lambruschini demandant au Capucin-cardinal quelles étaient ses prévisions au sujet du futur élu, reçut cette réponse : « Si c'est le peuple qui décide, ce sera moi; si c'est le diable, ce sera toi; si c'est Dieu, ce sera Mastai. »